

# JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

**Maurice Allais, prix Nobel d'économie, 1988**

*Journal de la société statistique de Paris*, tome 130, n° 2 (1989), p. 112-115

<[http://www.numdam.org/item?id=JSFS\\_1989\\_\\_130\\_2\\_112\\_0](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1989__130_2_112_0)>

© Société de statistique de Paris, 1989, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques  
<http://www.numdam.org/>

## V

### MAURICE ALLAIS, PRIX NOBEL D'ÉCONOMIE, 1988

Le prix Nobel vient de donner à l'œuvre de Maurice Allais la consécration qu'elle méritait depuis longtemps.

Cette œuvre, considérable, est relativement peu connue, tant en France qu'à l'étranger. Et parmi ceux qui l'évoquent, beaucoup n'en connaissent que des bribes, souvent simplifiées si ce n'est caricaturées, ou se réfèrent à des propos qui, sortis de leur contexte, prêtent à des critiques trop faciles.

Mais il faut reconnaître que la lecture des travaux de Maurice Allais n'est pas toujours aisée. Son premier ouvrage, monumental, édité en 1943 dans de mauvaises conditions sous le nom pourtant prometteur de « A la recherche d'une discipline économique », eût peu d'écho, pas plus que sa « Théorie générale des surplus », encore plus novatrice, publiée en 1981 sous la forme de numéros spéciaux de la revue « Économies et Sociétés ». C'est que ces ouvrages ne peuvent être parcourus en diagonale : le système de notations, le recours au calcul différentiel avec les chausse-trappes que recèlent les variables dépendantes, oblige à s'y prendre en plusieurs fois pour être tout à fait sûr d'avoir bien et tout compris.

Monumentaux, difficiles, ces travaux de base eurent aussi la caractéristique louable, mais contraignante pour le lecteur international, d'être écrits en français. Lorsqu'il faut assimiler des approches atypiques, courir après des « fonctions de variables indépendantes non spécifiées », et cela dans une langue étrangère, la tâche est ingrate; seuls s'y sont réellement adonnés ceux qui se sont laissés convaincre qu'ils pourraient y trouver, finalement, des satisfactions à la mesure de leur peine.

Faut-il ajouter que l'homme lui-même, dans la pureté de ses convictions, n'a pas toujours facilité la tâche de ses défenseurs?

Un esprit ouvert, mais intransigeant.

Ouvert car Maurice Allais a toujours été assez sûr de ses idées pour ne pas craindre de les soumettre à la critique, soit pour convaincre, soit pour enregistrer, le cas échéant, une objection méritant examen.

Mais, sans le moindre souci de ménager des amours-propres qui — c'est vrai — n'ont rien à voir avec la science, il a toujours dénoncé avec vigueur les critiques injustifiées ou les erreurs de ses collègues. J'ai encore le souvenir, à la fin de je ne sais quel article, de la volée de bois vert qu'il administra à un éminent économiste américain, lui-même prix Nobel et pour lequel il avait pourtant de l'estime, parce que le malheureux s'était pris les pieds dans le calcul des différentielles secondes de variables apparemment indépendantes et qui, en fait, ne l'étaient pas. Au nom de la Science, Allais, pour être bien sûr de convaincre, décline sa critique, en items successifs, avec une clarté cruelle.

On retrouve la même intransigeance dans les messages qu'il délivre à l'issue de ses travaux. Lorsque ces messages se situent totalement à contre-courant des idées à la mode, et cela arrive, Maurice Allais ne voit aucune raison d'atténuer son propos, ou de l'envelopper, pour amener peu à peu le lecteur à lui : ce lecteur, il l'affronte, avec la tranquille certitude que la vérité suffit dans sa nudité, sans qu'il soit nécessaire de la revêtir de quelques oripeaux ridicules qui en terniraient l'éclat.

Ainsi apparaît-il provocant alors qu'il se veut pur, agressif alors qu'il se veut clair. Si l'on ajoute que peu de ses détracteurs l'ont réellement lu, on conçoit que Maurice Allais ait pu rester si longtemps dans la catégorie — historiquement bien fréquentée — des génies méconnus.



Pourtant, la France et la science économique lui doivent beaucoup.

La France parce qu'en tant que professeur, il a formé plusieurs générations d'ingénieurs et de statisticiens à une approche moderne et scientifique de l'économie. Réserve faite de F. Perroux, dont la personnalité puissante avait percé les frontières, la quasi-totalité du petit nombre des économistes, ou réputés tels, qui ont eu un nom aux États-Unis pendant les trente glorieuses était de ses élèves : G. Debreu, prix Nobel; E. Mainvaud, aujourd'hui professeur au Collège de France; J. Lesourne et quelques autres. Quant à la liste de tous ceux, en France, qui reconnaissent le rôle essentiel que l'enseignement de Maurice Allais a eu sur leur formation, qu'ils aient ou non partagé ensuite sa philosophie, elle est considérable, de la gauche à la droite.

La science économique, elle, lui doit de nombreux apports dont certains, d'ailleurs, sont affublés d'un autre nom, l'antériorité d'Allais n'ayant été reconnue que plus tard.

Il serait trop long, ici, de chercher à commenter toute son œuvre. On en rappellera seulement les principaux chapitres.

Tout d'abord, *la théorie de l'équilibre économique et du « rendement social »*, qui est au cœur de son premier grand ouvrage de 1943 et constitua la base de son enseignement après la guerre. On y trouve un gisement d'approches et de découvertes originales, qu'on n'a pas encore fini d'exploiter. Soucieux de se libérer d'hypothèses restrictives qui nuisaient à la généralité de ses conclusions et, par conséquent, aux conditions de leur mise en œuvre, Maurice Allais s'engagera vingt ans après dans l'élaboration d'un système de représentation de l'économie plus générale que le modèle néo-classique, pour aboutir à sa « Théorie générale des surplus », esquissée dès 1967 et qui sera publiée sous sa forme complète en 1981.

Ce chapitre de son œuvre est sans doute, dans sa globalité, le plus important. Il l'est par ses motivations, qui se situent au cœur de tous ses travaux ultérieurs. Il exprime d'autre part, et commande à la fois, sa philosophie libérale-socialiste, si j'ose ce qualificatif incompréhensible il y a trente ans, mais dont le sens commence à être évocateur.

Les autres chapitres en découleront en tant qu'approfondissement ou développement de thèmes esquissés dès ces premiers travaux.

C'est le cas, notamment, du deuxième chapitre de son œuvre, *la théorie du capital*, auquel il consacra un ouvrage, dès 1947, sous le titre « Économie et Intérêt ».

Reprenant les principaux apports de Stanley Jevons et d'Irving Fischer, Maurice Allais précise le concept de « revenu originaire » pour caractériser l'apport des facteurs primaires de production, et développe le concept de « fonction caractéristique », dû initialement à Jevons, pour repérer la répartition du revenu originaire entre les divers stades de la production. Ainsi armé, il pénètre dans le sujet beaucoup plus loin que ses prédécesseurs. Son analyse, moyennant quelques spécifications, le conduit notamment à une première formulation du théorème de l'optimum capitalistique, qu'il généralisera ensuite : en termes réels, le revenu consommé est maximal lorsque le taux d'intérêt égale le taux de croissance du revenu originaire.

C'est également dans « Économie et Intérêt » que l'on trouve les premiers éléments des analyses monétaires d'Allais. Le développement ultérieur de ces analyses conduit à en faire un troisième chapitre, axé sur sa *formulation « héréditaire, relativiste et logistique » de la théorie quantitative de la monnaie*. Cette formulation est loin d'être simple mais, confrontée aux faits, elle conduit à une coïncidence tellement remarquable entre les données observées et les données calculées, pour plusieurs pays et sur de longues périodes, que d'aucuns y ont vu la présomption d'une circularité tautologique. D'où de vives controverses qui, à défaut de satisfaire l'auteur, ont au moins attiré l'attention des spécialistes sur sa théorie.

La théorie est d'une grande richesse puisqu'elle détermine à la fois la demande de monnaie et le taux d'intérêt. On notera seulement ici, à l'intention des spécialistes, keynésiens ou non, que, pour

Allais, le désir d'encaisses ne peut dépendre du seul accroissement du niveau des prix, mais de la mémoire collective des taux passés d'accroissement de la dépense nominale.

Autre approfondissement, qui devint, avec le temps et les controverses, un chapitre central des œuvres de Maurice Allais, *la théorie de la décision en avenir incertain*.

A l'occasion d'un colloque, en 1952, Maurice Allais s'oppose à l'école néo-bernoullienne qui réunit les plus grands noms d'Outre-Atlantique (Von Neumann, Savage, Samuelson, Marschak). Cette école prétend qu'en avenir incertain, il existe une fonction du résultat à optimiser dont l'espérance mathématique est un critère de choix satisfaisant. Le théorème s'appuie sur une axiomatique dont Allais conteste d'apparentes évidences en s'appuyant sur une expérimentation par questionnaires : les réponses — y compris celles des néobernoulliens! — n'est pas conforme aux axiomes, ou à leurs conséquences. D'où le dilemme : ou bien Allais a raison, ou bien ce sont les personnes questionnées, y compris les intelligences les plus reconnues, qui se trompent quand elles ne respectent pas les axiomes censés caractériser la rationalité de leurs attitudes. Il semble qu'avec le temps, la position d'Allais recueille de plus en plus d'adeptes : quand la probabilité de ruine n'est pas négligeable, il faut tenir compte aussi de la dispersion des valeurs attachées à chaque éventualité, et pas seulement de leur espérance mathématique. Ce qui n'est nullement négligeable, au plan pratique, malgré l'aspect quelque peu académique qu'a revêtu la controverse autour de ce qui est devenu dans la littérature le « paradoxe d'Allais ».

On reproche volontiers aux économistes mathématiciens de s'intéresser davantage à l'élégance, parfois absconse pour le profane, de leur formulation, qu'aux applications que les décideurs peuvent en faire. Tel n'est pas le cas de Maurice Allais.

On citera ses études relatives à l'économie des transports, aux Charbonnages de France et à l'exploration minière. Mais ce sont surtout ses vues sur la politique économique et sociale, telles qu'elles découlent de ses travaux sur la théorie de l'équilibre économique, du rendement social, des surplus, de la monnaie... qu'il faut souligner.

C'est là que s'illustre concrètement sa philosophie, qu'on a qualifiée plus haut de libérale-socialiste.

Socialiste, Maurice Allais l'est dans sa chasse aux revenus non gagnés et aux faux-droits, dans son refus de l'appropriation privée des rentes. Mais il s'affirme libéral lorsqu'il préconise une économie de marchés décentralisés, s'insurge contre toute forme de collectivisme et tend à cantonner l'État à ses tâches régaliennes. Il s'oppose au « laissez-faire, laissez-passer » qui conduit à des rentes de monopole, à l'appropriation privée de richesses non gagnées et à une répartition inacceptable des revenus. Mais les pouvoirs publics ne sont là que pour fixer la règle du jeu des marchés, non pour tenir la main du joueur; la seule intervention *directe* que l'État peu, et doit, assurer systématiquement, c'est la régulation de la masse monétaire. En somme, liberté des échanges, mais dans un cadre institutionnel qui en garantit l'efficacité et en interdit les excès; justice sociale, mais pas au-delà de l'appropriation collective des revenus non gagnés, car l'inégalité des revenus est légitime, et nécessaire, si elle reflète l'inégalité des services rendus.

On retrouve ses recommandations, en matière fiscale et monétaire, rassemblées dans « L'impôt sur le capital et la réforme monétaire » paru en 1976.

Signalons enfin les convictions fédéralistes et européennes de Maurice Allais (« L'Europe unie, route de la prospérité », 1959).

Devant une si riche personnalité, atypique sans doute, et échappant à tout conformisme, mais profondément dévouée à l'amélioration des conditions économique et sociale de nos sociétés, devant une œuvre aussi puissante et aussi diverse, on se plaît à penser que la postérité saura reconnaître l'un

des grands économistes de notre époque. Mais, sans attendre la postérité, il était bon que le comité Nobel ait songé aussi à attirer sur Maurice Allais l'attention de ses contemporains.

NOTA — Le lecteur qui souhaiterait consulter une large bibliographie et franchir une première étape dans la connaissance des travaux de Maurice Allais en trouvera, sous deux approches, un excellent résumé dans la première partie de l'ouvrage collectif — « Essais en l'honneur de Maurice Allais » — publié en janvier 1986, avec le concours du CNRS, chez Economica, sous le titre « Marchés, capital et incertitude ».

Marcel BOITEUX  
*président honoraire d'Électricité de France*

*Les Sociétés de statistique de Paris et de France sont honorées et fières de compter parmi leurs membres le prix Nobel d'économie 1988. Maurice Allais a adhéré à la Société de statistique de Paris en 1941, il a fait partie de son Conseil d'administration de 1973 à 1975, il en a été vice-président en 1976.*

*Au nom du Conseil des Sociétés de statistique et en son nom personnel, le président Jacques ANTOINE adresse au lauréat ses plus sincères félicitations pour cette haute distinction amplement méritée qui récompense une œuvre remarquable et le chef de file d'une école d'économistes français renommés.*